Ami du Clergé du 8 juin 1950

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XXIII. 5e Dimanche après la Pentecôte : S. Pierre, chef de l'Eglise, 169. — **XXIV.** 6e Dimanche, : Dévotion à notre baptême et à l'Eucharistie, 171.
Pour une Fête de la Terre. — L'Esprit de Dieu et le renouveau chrétien de nos villages, 172.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XCIII. Pontificat d'Alexandre VI, 174. — XCIV. Pie III et Jules II, 175.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

Solennité de S. Pierre et S. Paul

XXIII

(5e Dimanche après la Pentecôte)

SAINT PIERRE, CHEF DE L'ÉGLISE

Mes frères,

De leur visite à la basilique de Saint-Pierre de Rome, les pèlerins auront gardé au moins trois grands souvenirs : celui de la fameuse statue de S. Pierre, celui de la Confession ou du tombeau en avant de l'autel papal, celui de la Chaire de S. Pierre au fond de la basilique.

Autour de ces trois monuments inoubliables nous pouvons grouper et rappeler les grands titres de S. Pierre à notre vénération : sa primauté, son martyre, son infaillibilité.

I. — *Sa primauté*

Tous les pèlerins de l'Année Sainte sont allés, selon l'usage, baiser le pied de cette statue de bronze qui représente S. Pierre assis et tenant les clefs, et dont on retrouve des reproductions dans nombre de nos églises, à Lourdes, par exemple, à l'entrée de la Crypte. Cette statue remonterait au ve siècle. Des générations de pèlerins ont usé le pied droit de l'apôtre, sous leurs baisers et l'attouchement de leur front.

Au jour de sa fête surtout le défilé est ininterrompu. Et pour cette solennité la statue de bronze revêt des ornements sacrés. C'est vraiment le trône et le manteau d'un prince, du prince des apôtres. Titre très juste.Entre les douze S. Pierre a été choisi comme le chef par Notre-Seigneur : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise » ; c'est lui qu'il a chargé de confirmer ses frères. C'est lui qui s'est vu confirmé, après et malgré sa faiblesse passagère des jours de la Passion, dans cette autorité : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Et dès le départ du Christ pour le ciel, Pierre agit et est reconnu comme tel.

Pendant les journées de recueillement et de prières dans l'attente de l'Esprit promis, c'est lui qui se *lève* au milieu des frères pour procéder au choix du successeur de l'apôtre prévaricateur et traître Judas.

Le jour de la première Pentecôte, c'est lui qui prononce le premier discours au peuple assemblé et intrigué pour annoncer le mystère de Jésus de Nazareth.

C'est lui qui guérit miraculeusement le boiteux de la Belle Porte et prend de nouveau la parole pour attester la mission de J.-C.

Et ainsi toujours : c'est lui qui juge Ananie et Saphire ; lui qui décide de recevoir dans l'Eglise, en la personne de Corneille, les païens eux-mêmes ; lui qui proclame l'universalité du salut par le Christ Jésus. Et quand S. Paul deviendra ce « vase d'élection » annoncé par Jésus, quand il se méritera ce nom d'apôtre par excellence, quand il se fera voyageur à travers l'Asie pour porter le nom du Christ, malgré ses talents, et sa vocation extraordinaire et sa renommée dans la primitive Eglise, il montera à Jérusalem pour voir Pierre, connaître sa pensée, suivre ses directives.

Il est donc bien représenté ainsi à l'entrée du dôme de Michel-Ange comme sur un trône princier, en qualité de chef de l'Eglise du Christ, au titre de celui qui a reçu non seulement préséance d'honneur parmi les douze, mais autorité de les gouverner et tous ceux qu'ils gagneront à l'Evangile.

Au-dessus du baldaquin qui surmonte cette statue on a placé le portrait en mosaïque du pape Pie IX. Ce voisinage d'un pape d'hier avec le premier pape doit nous rappeler que la primauté du grand apôtre est passée à tous ses successeurs et que nous devons au pape régnant aujourd'hui la même obéissance et la même vénération que les premiers chrétiens témoignaient à S. Pierre.

II. — *Son martyre*

Le pèlerin de l'Année Sainte s'est agenouillé devant la « Confession ».

Le mot demande une explication. On nomme cet endroit « confession », parce que là reposent les reliques d'un martyr qui a « confessé » sa foi en versant son sang pour l'amour de Jésus-Christ. Dans les basiliques romaines, ces confessions sont comme un sépulcre creusé en avant de l'autel auquel on accède par deux rampes d'escalier et où sont déposées les reliques du martyr.

La Confession de Saint-Pierre de Rome est d'une grande richesse. Elle est entourée d'une balustrade de marbre qui supporte 95 lampes en bronze dont l'huile brûle jour et nuit en l'honneur de l'apôtre. Elle se trouve exactement à l'endroit où furent inhumés les restes de S. Pierre, à quelques pas seulement du lieu de son martyre.

Ce martyre de son apôtre, Notre-Seigneur l'avait annoncé. Il lui avait prophétisé : « En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre te cein-

dra. » Et la preuve qu'on avait bien compris, c'est que S. Jean ajouta : « Il dit cela, indiquant par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu » (Jo., XXI, 18).

Et nous savons par l'histoire que la prophétie du Maître s'est réalisée. Après un emprisonnement de plusieurs mois, Pierre fut crucifié la tête en bas et inhumé près du lieu de son supplice, exactement là où est aujourd'hui sa « Confession ».

Depuis, les chrétiens n'ont cessé de venir prier sur cette tombe. Avant même la paix enfin venue pour l'Eglise avec l'édit de Constantin on vénérait ce tombeau. Nous avons une lettre de Caïus à Proculus datant des environs de l'an 200, qui déclare : Je puis vous montrer les monuments des apôtres.

Constantin s'empressa d'élever au-dessus de ce reliquaire une des premières basiliques qui fut consacrée par S. Sylvestre. Pendant plus de onze siècles elle vit défiler des pèlerins venus de toute la chrétienté. Les dernières fouilles, pratiquées depuis quelques années, ont permis de retrouver nombre de souvenirs de cette antique basilique constantinienne.

A la fin du IIe siècle, le grand évêque des Gaules, S. Irénée, écrivait : « Ce sont les apôtres Pierre et Paul qui ont évangélisé l'Eglise romaine... et c'est pour cela qu'entre toutes elle est la plus antique, la plus connue, tenant des apôtres sa tradition : c'est pour cela que chaque Eglise doit se tourner vers elle et reconnaître sa supériorité. » C'est pour cela que chaque année en cette fête, l'univers catholique tourne ses regards vers cet illustre tombeau afin de renouveler son serment de fidélité à cette Eglise dont il a scellé la première pierre de son sang.

III. — *Son infaillibilité*

Au fond de la basilique le pèlerin s'est arrêté longuement devant l'autel de la Chaire de Saint-Pierre et peut-être a-t-il vénéré, dans la gloire du Bernin qui la domine, l'image de l'un ou l'autre nouveau saint de l'année jubilaire : sainte Jeanne de France ou sainte Marie-Emilie de Rodat.

Dans le retable de cet autel sont conservées les reliques du siège qui aurait servi de chaire pontificale au Prince des Apôtres, la chaise curule du sénateur Pudens, qui lui donna l'hospitalité. Est-ce le siège lui-même ou seulement une œuvre postérieure, incrusté de fragments de la chaise primitive ? Peu importe : il y a au moins des parties de ce grand souvenir et elles sont l'authentique symbole du magistère infaillible de Pierre et de ses successeurs.

Pour rehausser encore l'éclat de ce symbole le trône est supporté par quatre des grands docteurs de l'Eglise. S. Ambroise et S. Augustin y représentent l'Eglise d'Occident ; S. Athanase et S. Basile l'Eglise d'Orient. Ainsi toute leur science a été mise au service du message de Pierre qu'ils ont défendu et propagé par leurs paroles et leurs écrits.

Rappelons-nous le *Tu es Petrus* que nous chantons si souvent. C'est à Simon qu'il a été dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Si celui qui est établi par ces paroles le fondement, par conséquent la garantie de stabilité de l'Eglise, pouvait enseigner l'erreur, cette Eglise ne serait pas bâtie sur le roc mais sur le sable et Jésus n'aurait pu dire que « les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Rappelons-nous encore le *Confirma fratres tuos* où N.-S. assure S. Pierre qu'il a prié particulièrement pour lui, « pour que sa foi ne défaille pas » (Luc, XXII, 00). La prière de N.-S. n'est pas vaine ; son Père l'écoute toujours.

Rappelons-nous enfin le *Pasce oves meas*, le *Pasce agnos meos*. Avant de remonter au ciel, Jésus a confirmé Pierre dans le choix qu'il avait fait de lui pour guider tout le troupeau, brebis et agneaux. Si Pierre pouvait se tromper, s'il pouvait enseigner l'erreur, quand il se prononce officiellement sur les choses de la religion, vraiment le Maître aurait confié la garde du troupeau à un bien mauvais pasteur.

Aussi bien notre raison exigerait qu'il en fût ainsi. Autrement qui déciderait des livres inspirés et de leur sens ? Qui fixerait la vérité au milieu des multiples interprétations de l'esprit humain ? Comment le fidèle aurait-il la certitude de ne pas se tromper ? Des protestants même en conviennent : « Le système catholique a mis l'infaillibilité divine dans une institution sociale, admirablement organisée, avec son chef suprême, le pape ; le système protestant a mis l'infaillibilité dans un livre. Or, à quelque point de vue que l'on examine les deux systèmes, l'avantage est sans contredit du côté du catholicisme » (Sabatier, *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit*, p. 306).

* *

En cette fête rappelons-nous toutes les paroles de Jésus à son apôtre d'élection que nous savons depuis notre enfance et renouvelons notre fidélité à l'Eglise. Quelle paix et quelle sécurité en descendent dans notre âme au milieu de tant d'opinions humaines divergentes ou changeantes !

A Rome, en la fête de S. Pierre, on aperçoit suspendu traditionnellement « le filet du pêcheur » fait de fleurs immortelles. Du pêcheur du lac de Tibériade Jésus a fait le pêcheur d'hommes. Et il est des époques qui sont celles des pêches miraculeuses.

Nous sommes sans doute à une de ces époques. Depuis longtemps la Papauté n'avait exercé un tel prestige sur le monde ; en un quart de siècle, du jubilé 1925 au jubilé 1950, la population chrétienne des pays de mission a doublé ; « les principes du catholicisme en matière sociale (la grande question des temps présents sont devenus peu à peu le patrimoine commun de l'humanité » *(Quadrag. Anno)*. Et l'on pourrait multiplier les signes

de ce rayonnement de l'Eglise dont l'Année Sainte est une illustration magnifique.

Alors, que notre foi y trouve une raison nouvelle de stabilité, de sécurité et de fierté et que nous obtienne cette grâce l'intercession de celui que nous célébrons aujourd'hui, S. Pierre, Chef et Docteur de l'Eglise, qui a donné pour elle le plus beau témoignage, celui de son sang.

(6e Dimanche après la Pentecôte)

XXIV

DÉVOTION A NOTRE BAPTÊME ET A L'EUCHARISTIE

Mes fréres,

Une dévotion très importante et du reste très répandue parmi les chrétiens, est assurément la dévotion à la Sainte Eucharistie. Peut-être ne peut-on pas en dire autant de la dévotion au Baptême. Ce fut, pour chacun de nous, la première des grâces, le don de Dieu par excellence. Nés dans des familles chrétiennes, nous ne savons pas toujours apprécier à sa valeur ce privilège extraordinaire, d'avoir trouvé la foi auprès de notre berceau, d'avoir été consacrés à Dieu, en Jésus-Christ, par le baptême, au lendemain de notre venue au monde.

En ce dimanche, les textes de l'épître et de l'évangile nous parlent, sous des formes différentes, du baptême et de l'eucharistie. Dès l'Introït l'Eglise met sur nos lèvres un acte de confiance : « Le Seigneur est la force de son peuple et le protecteur salutaire de son Christ : sauvez votre peuple, Seigneur, et bénissez votre héritage, dirigez-le jusqu'à la fin des siècles. »

Passons en revue maintenant les grands textes liturgiques de ce jour.

I. — *L'Epître : Baptême en Jésus-Christ*

Pour bien comprendre cette page de saint Paul aux Romains, il faut se rappeler deux choses : 1° les sacrements sont des *symboles efficaces :* des signes, qui *produisent ce qu'ils signifient.* On pourrait dire que chaque sacrement est, entre les mains de Jésus-Christ, une *parabole en action.* Le baptême est un sacrement qui signifie la purification de l'âme et qui la réalise.

2° Ce sacrement n'a pas toujours été conféré de la même façon : sans doute, il a toujours figuré un lavage, une purification. Mais ce symbole pouvait être présenté de diverses façons. De fait on a employé trois méthodes, au cours des siècles, pour conférer le baptême : soit par *immersion,* soit par *infusion.*

Dans l'immersion, qui fut à l'origine le procédé le plus usité, le futur chrétien entrait dans un bassin, comme on entre dans un bain. Le prêtre lui versait de l'eau sur le front, pendant qu'il était à demi-immergé dans ce bain. Cependant, lorsqu'il y avait des foules nombreuses à baptiser, on procédait par *aspersion,* en baptisant les néophytes en jetant de l'eau sur leurs têtes, au moyen d'un aspersoir. Enfin, le baptême par *infusion,* consistant à verser un peu d'eau sur le front du baptisé, en prononçant les paroles sacramentelles, est resté le seul en usage actuellement, comme étant le plus commode, surtout quand il s'agit de baptême d'enfant et dans un climat comme le nôtre.

A la lumière de ces explications relisons l'épître :

« Mes frères, dit S. Paul, nous tous qui avons été baptisés, *c'est dans la mort de Jésus-Christ que nous avons été baptisés.* » C'est pour nous appliquer les mérites infinis de la mort rédemptrice de Jésus-Christ que nous avons reçu le baptême. « *Car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême afin que comme le Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, nous marchions, nous aussi, dans une vie nouvelle.* »

Comprenons bien ces paroles : le chrétien est enseveli, pour ainsi dire, en entrant dans l'eau, — il s'agit ici du baptême par immersion, — le corps plongé dans l'eau du baptistère est comme une assimilation à la mort de Jésus-Christ. Mais cette mort ne fut que le prélude du glorieux miracle de la résurrection. Alors qu'il semblait vaincu par ses ennemis, Jésus triomphait de la mort, et sa résurrection était le signal de la résurrection des âmes sauvées par lui.

Le baptême par immersion représente donc fort bien et la mort et la résurrection du Christ. Le baptême par infusion, tel que nous le pratiquons, n'offre pas un symbolisme aussi frappant. Mais le fait de laver, avec l'eau du baptême, le front du néophyte implique cependant que ce dernier en a besoin, en ce sens qu'avant le baptême il est mort spirituellement, par le péché originel commis en Adam et communiqué à toute la race humaine, par hérédité. On ne purifie que ce qui est souillé ou impur. Jésus seul est sauveur et il sauve, en premier lieu, par le baptême : « Si quelqu'un ne renaît pas dans l'eau et l'Esprit-Saint, il ne peut pas entrer au royaume des cieux. »

Le baptême est ainsi une *seconde naissance,* il est l'entrée dans une « nouvelle vie ». Il est la réalisation en nous de ce que fut, en Jésus-Christ, le grand miracle de la résurrection. Quelle estime devrions-nous avoir de notre baptême ! Quelle reconnaissance devrait être la nôtre chaque fois que nous y pensons ! Quelle attention vigilante ne devrions-nous pas exercer soit pour garder la parfaite beauté de la vie de la grâce qu'il nous a apportée, soit pour la raviver par le sacrement de pénitence, qui n'est rien d'autre qu'un sacrement auxiliaire et complémentaire du baptême. C'est ce que nous dit S. Paul :

« Si nous avons été faits *une même plante* avec le Christ — c'est-à-dire un même arbre, un même être vivant, un même corps mystique, — par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une semblable résurrection : sachant que notre vieil

homme, — c'est-à-dire la nature souillée que nous avions reçue de notre descendance d'Adam, — a été crucifié avec lui, pour que le corps du péché soit détruit et que désormais nous ne soyons plus esclaves du péché. »

La vraie libération, la voilà donc : la libération du péché. Et à quoi tout cela nous conduit-il ? S. Paul nous le déclare aussitôt :

« Or, si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec le Christ, *sachant que le Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus* et que la mort n'a plus aucun pouvoir sur lui ! »

En résumé, tout ici, dans ce rappel du baptême, roule sur la certitude de *la vie :* vie de la grâce ici-bas, reçue au baptême, renouvelée s'il en est besoin par la pénitence, et conduisant à la vie glorieuse et éternelle auprès du Christ.

II. — *L'Evangile : l'Eucharistie*

S. Marc nous donne le récit de la multiplicatoin des pains au désert. Ce miracle, qui s'adressait aux corps, en sa teneur matérielle et littérale, était l'image de cette autre multiplication des pains que nous appelons l'eucharistie. Jésus devait le souligner clairement, lors d'une autre multiplication. Pour représenter l'eucharistie, aux Catacombes, on peignait un symbole représentant le Christ, entouré de corbeilles remplies de pain rappelant ce miracle.

Mais je voudrais vous faire voir le lien étroit qui existe entre le baptême dont nous venons de parler et le sacrement d'eucharistie.

Le baptême est une assimilation : 1° à la mort du Christ, et 2° à sa résurrection. De même que Jésus est mort pour ressusciter à une vie plus glorieuse, de même dans le baptême le néophyte meurt au péché originel et à tous les péchés possibles, pour vivre d'une vie supérieure, dans la grâce du Christ. Mais, cette vie nouvelle, ne faudra-t-il pas la nourrir, l'entretenir, l'enrichir ? N'est-ce pas la loi même de la vie créée qu'elle est une croissance continue, jusqu'à l'entrée dans la vie éternelle ? Et comment nourrir la vie de Jésus-Christ reçue par le baptême ? Comment, si ce n'est par Jésus-Christ lui-même ? Quel aliment donner au corps mystique du Christ, si ce n'est celui qui est source de toute vie et de toute beauté, dans ce corps mystique lui-même ?

L'eucharistie apparaît, quand on y réfléchit, dans la ligne directe du baptême. Nous sommes morts et ressuscités en Jésus, par le baptême nous devenons, selon le mot de saint Paul, une « seule plante » avec lui, un seul être vivant, un seul jaillissement de vie ! Quoi d'étonnant, dès lors, que cette vie soit développée en nous par Jésus-Christ, devenu, par un miracle de bonté et d'amour, notre pain et notre breuvage, comme il est notre tout ? Rappelons-nous le beau mot de saint Paul, qui devrait être l'idéal de notre vie chrétienne : « Je ne vis plus, mais *c'est Jésus qui vit en moi !* » C'est surtout après la communion eucharistique que nous pouvons répéter cette parole, alors que Jésus, en toute vérité, sacramentellement vit en nous, et nous en lui !

* *

Nous ne saurions mieux conclure que par la collecte de ce jour : « Dieu des vertus, unique auteur de tout ce qui est bon, imprimez dans nos cœurs l'amour de votre nom et augmentez en nous l'esprit de religion, afin que vous y gardiez ce qu'il y a de bien par l'amour de la piété. » Ainsi soit-il.

POUR UNE FETE DE LA TERRE

L'ESPRIT DE DIEU ET LE RENOUVEAU CHRÉTIEN DE NOS VILLAGES

« Viens des quatre vents, Esprit, et souffle sur ces cadavres qu'ils revivent. »

Mes frères,

« La main du Seigneur fut sur moi, dit le prophète Ezéchiel rapportant une vision célèbre destinée à réconforter le peuple de Dieu durant sa captivité, et le Seigneur me conduisit en esprit au milieu d'une plaine couverte d'ossements. Il me fit passer près d'eux, tout autour ; ils étaient en très grand nombre sur toute la face de la plaine, et tout-à-fait desséchés. Et il me dit : « Fils de l'homme, ces ossements reviendront-ils à la vie ? » — « Seigneur, vous le savez, vous. » — Et Dieu de reprendre : « Prophétise sur ces ossements et dis leur : « Ossements desséchés, ainsi parle le Seigneur Dieu. Je vais faire rentrer l'Esprit en vous et vous vivrez ; et vous connaîtrez que je suis Dieu. »

Et lorsque le prophète eut obéi, et qu'à son appel les ossements desséchés furent redevenus des corps, mais des corps sans vie, le Seigneur poursuivit : « Prophétise à l'esprit, fils de l'homme, et dis-lui : « Viens des quatre vents, Esprit, et souffle sur ces cadavres, et qu'ils revivent. » Et voici que l'ordre ayant été exécuté, une foule immense comme une grande armée était debout, vivante.

Et le Seigneur dit : « Fils de l'homme, ces ossements ce sont les enfants de toute la maison d'Israël. Voici qu'ils disent : « Nos os sont desséchés, notre espérance est morte, nous sommes perdus. » Dis leur donc : « Voici que je vais rouvrir vos tombeaux et je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple, et je vous ramènerai sur votre terre d'Israël. Et vous saurez que je suis le Seigneur quand j'ouvrirai vos tombeaux et vous en ferai sortir, ô mon peuple. Je mettrai mon Esprit en vous, et vous vivrez ; et je vous donnerai du repos sur votre sol, et vous saurez que c'est moi le Seigneur qui dis et exécute. »

I

M. f., l'heure de la résurrection n'est-elle pas venue pour nos campagnes françaises ? Après le triomphal Congrès de la J. A. C., où 70.000 jeunes gens ou jeunes filles de nos villages ont montré leur désir de renouveau, leur volonté d'apostolat, leur foi vivante au Christ Sauveur, n'est-ce pas une vie nouvelle plus généreuse, plus ardente que nous pouvons espérer ?

Il y a quelque cinq ans, le Seigneur a fait sortir de leurs tombeaux nos frères prisonniers pour les ramener sur leur terre natale.

Pendant de longues années, ils disaient, et combien de malheureux avec eux : « Nos os sont desséchés, notre espérance est morte, nous sommes perdus. » Le Seigneur avait dit à son peuple, quand il lui donnait le Décalogue pour qu'il fut sa règle de vie : « Si tu y es fidèle, tu seras béni dans la ville, et tu seras béni dans les champs, et ton Dieu te donnera la supériorité sur toutes les nations de la terre »... Mais si tu n'obéis pas à la voix de ton Dieu pour mettre en pratique tous ses commandements, voici ce qui t'arrivera : Tu seras maudit dans la ville, et tu seras maudit dans les champs... Le Seigneur fera que tu sois battu devant tes ennemis, tu t'enfuiras par sept chemins devant eux... Le Seigneur fera partir contre toi une nation dont tu ne comprends pas le langage, qui n'aura ni égard pour le vieillard ni pitié pour l'enfant. Elle dévorera le fruit de tes troupeaux et le fruit de ton sol ; elle ne te laissera ni blé, ni vin nouveau, ni huile, ni les portées de ton gros et de ton menu bétail. Tu engendreras des fils et des filles, et ils ne seront pas à toi, car ils iront en captivité » (Deut., XXVIII, 2-3, 15 et *passim).*

Le peuple de Dieu avait méprisé les avertissements de son Seigneur, et il avait expié dans la captivité les fautes de plusieurs générations. La conduite de Dieu sur le monde est la même.

Hier, c'était pour nous l'expiation. Dieu nous prit en pitié, comme il l'avait promis à son peuple. « Si tu reviens à ton Dieu et que tu obéisses à son Décalogue, toi et tes enfants, ton Dieu aura compassion de toi, il ramènera tes captifs, seraient-ils à l'extrémité du ciel. » La prière des femmes, la bonne volonté de quelques hommes, l'héroïsme chrétien de tant de prisonniers, de tant de malheureux endurant silencieusement leur exil ou leur ruine avaient, sans doute, plus de poids dans la balance que les égoïsmes, les profits indignes, l'indifférence pour Dieu d'une foule encore si grande.

Dieu montra sa puissance comme au temps d'Ezéchiel, où se tournant vers les oppresseurs de son peuple, il leur dit : « J'étais irrité contre mon peuple ; je les avais livré entre tes mains, mais tu n'as pas eu compassion pour eux, tu as fait peser durement ton joug... » « Comment a-t-il fini le tyran qui opprimait ton peuple... C'est Dieu qui l'a brisé... »

Mais, chers jeunes, ces bienfaits éclatants sont-ils vraiment le salut de notre terre ? Lorsque les fléaux modernes de Dieu, dépassant le mandat confié par la Providence à leur force brutale ont été ou seront brisés, lorsque les captifs ont été revenus, la résurrection est-elle pour autant assurée ? Lorsque les maisons seront reconstruites ; quand les transports et le commerce sont rétablis, l'industrie relevée, lorsque nos villes deviennent des ruches bourdonnantes, que chacun se presse à ses affaires, ses marchés, ses plaisirs, sans plus trembler du bourdonnement des oiseaux, sans plus avoir l'obsédant souci du boire, du manger, du fumer, la France a-t-elle retrouvé son âme ancestrale ?

N'est-ce pas l'heure d'appeler, maintenant, l'Esprit de Dieu ?

« Esprit, viens des quatre vents et souffle sur ces cadavres que sont nos sociétés laïques modernes, nos Etats sans Dieu.

« Souffle sur notre pays, nos villes, nos campagnes. Nos fermes sont abandonnées, et lézardées et en ruines, tant de boutiques d'artisans ont disparu dans nos villages; tant d'usines et de maisons ont été éventrées dans nos villes parce que les hommes n'ont plus voulu de toi, Esprit de Dieu. Ils ont pleuré les ruines matérielles. Mais c'est leur âme qui est en ruines ; ils ne regardent plus le ciel ; ils n'ont plus d'yeux que pour la terre, le manger, le boire, les plaisirs. Rends leur la vraie vie. Esprit de Dieu.

« Souffle la vraie vie sur nos paroisses sans prêtres, sur nos églises dont la nef ne retient plus, les dimanches ordinaires, que quelques femmes et des enfants, au lutrin desquelles personne ne monte plus.

« Anime aussi notre vie de paysans : voici nos durs labeurs, nos labeurs ininterrompus, symbolisés par cette gerbe de la moisson vers laquelle nos espérances étaient tournées,pour laquelle nos membres se sont lassés si souvent.

« Viens, Esprit de Dieu, souffle sur cette vie si lourde déjà par elle-même qu'un matérialisme sans dimanche, sans idéal enthousiasmant, a rendue écrasante pour nos vingt ans.

Le pain du corps que beaucoup nous ont envié et qui est toujours si recherché ne suffit pas, ni l'air pur ni les larges horizons. Nous portons au cœur une faim. Nous appartenons à la génération présente dont PieXII exprimait les rêves « d'être une génération de défricheurs, de pionniers, pour la restauration d'un monde chancelant et désaxé ; elle se sent au cœur l'entrain, l'esprit d'initiative, le besoin irrésistible d'action, un certain amour de la lutte et du risque, une certaine ambition de conquête au service de quelque idéal » (Disc. de Notre-Dame, 1937).

Nous l'avons cherché cet idéal, comme autrefois les pêcheurs de Galilée, Jean et André. Leur dur labeur ne pouvait remplir leur vie, ils cherchaient à quelle cause consacrer la générosité qui les tourmentait, à quel chef offrir leurs services ; ils n'ont été rassasiés, ils ne sont repartis à leurs filets, débordants de joie et de courage, que lorsqu'ils eurent trouvé Jésus-Christ.

Souffle en tempête comme au jour de la Pentecôte, non seulement sur nous, mais sur tous nos frères, non seulement sur ce village, mais sur toute la terre de France. »

II

Chers jeunes, vous construisez un édifice plus grandiose que les cathédrales de pierre. Cette fête organisée par vous indique que vous voulez le retour de Dieu dans votre vie professionnelle ; mais elle ne saurait faire comprendre à qui ne la partage pas, la somme d'espérance que vous portez, pas plus que la pierre amoureusement sculptée par l'artisan et apportée sur le chantier ne pouvait faire soupçonner la beauté et la grandeur d'une cathédrale encore à ses fondations. Ce que vous voulez, c'est la reconstruction d'une paysannerie chrétienne, et par elle, d'une France, d'un monde chrétien.

Peu importe la date où l'œuvre sera achevée : lorsque l'architecte génial qui dressait les plans de Notre-Dame de Reims, et que le peuple au chant des cantiques, après avoir reçu le pardon de ses péchés, portait les pierres ou creusait les fondations, ils ne savaient pas s'ils verraient l'édifice achevé ; mais ils savaient qu'un jour il le serait. Chers jeunes, nous savons qu'un jour l'œuvre s'achèvera.

Vous portez en vous l'ardeur calme et tenace de vos pères qui lentement ont arraché à la forêt et à la friche les terres que vous cultivez.

Vous portez en vous la foi d'une race, chrétienne depuis S. Martin, une foi qui jusqu'au début de ce siècle n'avait pas été entamée.

Vous portez une foi qui a fait surgir de nos campagnes, après les moines défricheurs des premiers siècles, des pléiades de saints, l'armée des croisés, les premiers missionnaires du monde.

D'où sont-ils partis, les apôtres et les colonisateurs du Canada, les martyrs de la Corée et de la Chine, et de tant d'autres régions lointaines ? Regardez nos compatriotes de dix villages d'alentour, emprisonnés, noyés ou décapités ; et les centaines d'autres issus de cette école normale du martyre, le Séminaire des Missions-Etrangères... et toi le dernier de tous, notre camarade André Martin, frappé par les bombes japonaises [1].

D'où sortaient-ils tous ces héros ? De nos villages.

Il fallait à Dieu d'intrépides ouvriers, à la foi invincible, au cœur pur et généreux, aux membres solides, à la tête pleine de bon sens. Il est venu les chercher dans nos villages ; il les a appelés pendant que, petits encore, ils gardaient les troupeaux, ou qu'ils tenaient déjà les bras de la charrue, ou tandis qu'une pieuse mère leur lisait les *Annales de la Propagation de la Foi*, et que l'exemple d'un père à genoux le soir au pied de son lit se gravait dans leur cœur.

Jésus-Christ avait besoin d'aide pour appeler les hommes à la foi, pour qu'ils versent avec lui leur sueur et leur sang. Il a cherché à qui il ferait cet honneur ; il a vu la France, il a vu ses campagnes, il a vu ses foyers chrétiens : c'est là qu'il est venu puiser. Ineffable honneur de la France, ineffable honneur de nos campagnes. D'autres peuples ont le prestige séculaire que leur confère l'or, ou la force, d'autres, le génie commercial. La France était missionnaire.

* *

Chers jeunes, voilà de quoi vous êtes héritiers, voilà votre race, voilà le sang qui coule dans vos veines. C'est parce qu'en tuant la vie chrétienne et la foi, on avait appauvri ce sang que la France affaiblie était si malade. C'est par vous, chers jeunes, que la France ressuscitera, si vous ouvrez votre âme à l'esprit de Jésus-Christ comme vos ancêtres.

Un jour viendra, avait prophétisé le saint pape Pie X, où la France, renversée à terre, comme Saul sur le chemin de Damas, tremblante et étonnée dira : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » et le Seigneur : « Lève-toi, lave-toi de tes souillures, et va, Fille aînée de l'Eglise, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant tous les peuples et tous les rois de la terre. » A vous, chers jeunes, à nous tous, m. f., de réaliser cette consigne du Seigneur : par la conviction de notre foi, par l'efficacité de notre charité fraternelle, par notre confiance inébranlable en la divine Providence, en un mot par la fidélité d'une vie chrétienne toujours plus profonde et toute livrée à l'amour du Seigneur Jésus ! Ainsi soit-il.

[1] Le R. P. André Martin, des Missions Etrangères de Paris, tué dans un bombardement de Nanning, en janvier 1938.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XCIII

PONTIFICAT D'ALEXANDRE VI

1) Alexandre VI, tout d'abord, fut plein de sollicitude pour les Ordres religieux. Aux *Augustins*, il accorda que l'un des leurs exerçât la fonction honorifique de sacristain de la chapelle pontificale. Aux *Dominicains*, il confirma les privilèges dont jouissaient leurs confrères du Saint-Rosaire. Aux *Franciscains*, il renouvela également tous leurs privilèges. Il favorisa aussi d'autres Ordres religieux. Il approuva l'Ordre de l'Annonciade de Ste Jeanne de France, fille de Louis XI, canonisée à la Pentecôte 1950. Il approuva les Minimes de S. François de Paule. De plus, il encouragea le culte de Ste Anne et de la Sainte Vierge, en confirmant la bulle de Sixte IV sur l'Immaculée Conception et en rétablissant en son honneur les sonneries de l'*Angelus*, tombées en désuétude. Ajoutons qu'il célébra le Jubilé de 1500 avec beaucoup de magnificence. On y vit affluer tant de pèlerins que Sigismond de Conti, un contemporain, a pu dire « que tout l'univers s'était donné rendez-vous à Rome ». Mais c'est surtout au double point de vue de la *défense* et de la *propagation* de la foi qu'Alexandre VI s'est montré un pasteur zélé et intelligent.

* *

2) Au point de vue du *dogme* il faut signaler, d'abord, son édit du 1er juin 1501, qui interdit aux imprimeurs, sous peine d'excommunication ou d'amende, d'imprimer des livres sans avoir demandé, au préalable, la permission épiscopale. D'autre part, il travailla à la répression des hérésies, notamment de l'hérésie vaudoise répandue en Bohême et en Moravie. Bien qu'il fît preuve d'une large tolérance envers les Juifs, comme la plupart des papes du xve siècle, on peut trouver exagérées les concessions qu'il fit aux inquisiteurs et aux souverains espagnols en ordonnant des poursuites judiciaires contre ces juifs, appelés « Maranos », réfugiés dans les Etats de l'Eglise. Les « Maranos » étaient de ces faux convertis, des juifs déguisés qui n'avaient de chrétien que le nom et s'introduisaient ainsi dans les plus hautes situations religieuses ou civiles.

* *

3) Dans la *propagation de la foi* Alexandre VI joua un rôle de premier plan. L'année même où il montait sur le trône pontifical, Christophe Colomb découvrait le Nouveau Monde. Parti le 3 août 1492 de Palos, il abordait le 12 octobre à une des îles Lucayes qu'il appelait *San Salvador*. Il y plantait la croix et en prenait possession au nom du Christ et du roi et de la reine d'Espagne, Ferdinand et Isabelle-la-Catholique. Les conséquences de cet événement devaient être incalculables pour l'avenir de l'Eglise et de la civilisation chrétienne ; quand en mars 1493 le grand navigateur gênois revint en Espagne, la joie fut grande à la cour d'Espagne qui avait favorisé l'expédition. Elle fut plus grande encore à Rome, à la pensée que de nouveaux champs allaient s'ouvrir à l'apostolat des missionnaires de l'Evangile. Mais dès 1420 les Portugais avaient de-

vancé les Espagnols dans la suite des découvertes maritimes : au large du Maroc, au sud de la côte africaine, à Madère, aux Açores, au Cap Vert, etc. Dès lors, quelles nations allaient exercer une juridiction temporelle sur les terres nouvellement découvertes ou à découvrir ? L'autorité dont jouissait la papauté à la fin du xv^e^ siècle valut à Alexandre VI d'être choisi comme arbitre dans un conflit qui surgissait entre l'Espagne et le Portugal. Il promulgua les 3 et 4 mai 1493 trois constitutions d'une grande importance, délimitant les domaines d'action de l'Espagne et du Portugal. Ce fut là, évidemment, un acte politique de haute portée. Il n'envisagea l'exploitation des pays nouvellement connus que du seul point de vue de la *propagation de la foi*. « En fait, écrit Pastor, la sentence pontificale a essentiellement contribué à la solution pacifique d'une série de questions de frontières, hérissées de difficultés. La sentence fait honneur à Alexandre VI. Un aveugle esprit de parti et une ignorance crasse pouvaient, seuls, y découvrir un grief contre Rome. »

4) Alexandre VI fut un protecteur éclairé des arts. Il travailla à l'embellissement de Rome et notamment du Vatican, surtout des appartements dits « des Borgia ». Il en confia la décoration au Pinturicchio.

5) Alexandre VI enfin ne se désintéressa pas du danger que les Turcs faisaient courir à l'Italie et à toute la chrétienté. Il contribua au traité de paix qui fut publié à Venise le 20 mai 1503.

* *

Il ne devait pas survivre à ce traité. Le 12 août suivant, le pape fut pris de fièvre et de vomissements. Le 18, la fièvre ayant augmenté, il se confessa et reçut avec grande piété la sainte communion. Le soir, à 6 heures, il rendit le dernier soupir, à l'âge de 72 ans. Le bruit d'un empoisonnement, admis par quelques historiens, doit être écarté.

Evidemment Alexandre VI fut un pape étrange : « accès de grandeur d'âme, écrit Gebhart, mais aussi, hélas ! accès de faiblesses regrettables ». « A la vue de certains scandales, écrit Bossuet, on ne peut se défendre d'être saisi d'une sainte et humble frayeur, en considérant les tentations si dangereuses et si délicates que Dieu envoie, quelquefois, à son Eglise et les jugements qu'il exerce sur elle. »

Mais il faut reconnaître que sous ce pontificat comme sous celui de Jean XII et de Benoît IX la foi de l'Eglise resta intacte, immaculée et que l'infaillibilité pontificale ne défaillit pas. On a dit d'Alexandre VI qu' « il fut un grand roi et un pontife remarquable ». Retenons ce jugement : malgré ses fautes lamentables Alexandre VI sut maintenir et continuer l'œuvre de l'Eglise que le Christ assiste tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. *Amen.*

XCIV

PIE III ET JULES II (1503-1513)

Pie III (22 septembre-18 octobre 1503). La mort d'Alexandre VI (18 août 1503) détermine l'effondrement de César Borgia qui mourut en 1507. Il avait tout prévu, sauf sa fin prochaine. Au moment de la mort d'Alexandre VI, il se trouva terrassé par la maladie. « J'avais tout prévu, disait-il à Machiavel, j'avais réfléchi aux moyens de parer à toute éventualité. Il n'y a qu'une chose qui ne me fut pas venue à l'idée, c'est que je puisse moi-même être à ce moment-là aux prises avec la mort. » Il dut quitter Rome. Le 12 mai 1507 il tombait blessé à mort.

Les cardinaux entrèrent en conclave au Vatican le 16 septembre 1503, au nombre de 37. Ce fut le cardinal François Piccolomini, neveu de Pie II, qui fut élu le 22 septembre. En souvenir de son oncle il prit le nom de Pie III. C'était un saint pontife, réputé pour son savoir et sa bonté, d'une dignité de vie exemplaire. Ce n'était pas trop de ces précieuses qualités pour effacer un peu le triste souvenir laissé par Alexandre VI. Malheureusement il ne régna que 26 jours. Il n'avait que 64 ans quand il mourut le 18 octobre 1503. Rome entière le pleura. « La mort de Pie III, disait-on, est un grand malheur pour l'Eglise, pour la ville de Rome et pour nous ; mais peut-être ne méritons-nous pas mieux pour nos péchés. »

* *

Jules II (1503-1513). Le conclave s'ouvrit le 31 octobre. Le 1^er^ novembre le cardinal Julien de la Rovère fut proclamé pape. sous le nom de Jules II. Rarement élection s'était faite avec autant de célérité. Jules II fait grande figure, d'une intelligence remarquable et d'un caractère énergique. Il avait tout particulièrement de grands talents pour le gouvernement et pour la guerre. Etudions successivement l'homme, son programme, son influence sur les arts et le jugement à porter sur son pontificat.

1° L'homme. Né vers 1441 à Albinola près de Gênes, le nouveau pape avait eu une carrière mouvementée. Evêque de Carpentras en 1473, de Mende en 1474, archevêque d'Avignon en 1475, puis créé cardinal par son oncle Sixte IV, il avait été tout-puissant sous le règne d'Innocent VIII. Mais, sous Alexandre VI, dont il était l'adversaire acharné, il avait dû vivre en exil en France.

Physiquement, il était d'un extérieur majestueux qui lui donnait une apprence de géant. D'une activité débordante, toujours en voie de réaliser les vastes projets. — Intellectuellement il avait l'esprit vif, aimait les lettres et les arts. Ambitieux, ayant la passion du grand, il avait pour réaliser ses desseins deux grandes qualités : promptitude de décision remarquable et volonté de fer ; bref un des types les plus représentatifs des grands hommes de la Renaissance italienne. Ses contemporains l'avaient qualifié le « *Terrible* », c.-à-d. puissant, dominateur, « formidable » dirions-nous. L'épithète, qu'il appliquait lui-même à Michel-Ange, convient également au pape et à l'artiste. Tous deux furent de ces natures extraordinaires, titanesques, grandio-